

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque,

“ Vous ne ferez pas cela ”

Après avoir mené grand tapage autour de l'arrestation du jeune Espagnol Vicente Ortiz Puig-Serra, les journaux dits d'information gardent le silence. Impossible d'obtenir sur cette affaire le moindre renseignement.

Quand la police, le parquet et la presse se taisent, après avoir abondamment parlé d'une « importante » arrestation, c'est louche. Succédant à une orgie de renseignements sensationnels complaisamment communiqués aux quotidiens les plus répandus, ce mutisme est inquiétant. Il est l'indice d'un mauvais coup préparé dans le mystère. Nous savons et nous avons déjà dit que la monarchie espagnole a demandé à la république française l'extradition de Vicente Ortiz dit Puig-Serra. Nous n'ignorons pas davantage et nous n'avons pas caché que pareille mesure a été réclamée par le gouvernement espagnol aux dirigeants d'Allemagne contre nos camarades Louis Nicolau Fort, Lucia Joaquina Concepcion, Andrés Nin, Arlandis et Leval.

Cette information nous est officiellement confirmée par nos amis de Barcelone dont nous avons reçu la lettre que voici :

Barcelone, le 16 novembre 1921.

Chers camarades,

A Berlin, ont été arrêtés par la police allemande trois camarades syndicalistes espagnols, qui revenaient de Moscou où ils avaient été envoyés en députation par la C.N.E. (la Confédération Nationale du Travail). Ce sont les camarades Nin, Arlandis et Leval. La police allemande a également arrêté et incarcéré deux autres camarades (c'est sans doute Luis Nicolau Fort et sa compagne Lucia Joaquina Concepcion) dans lesquels elle veut voir les meurtriers de Dato.

A Paris, le camarade Vicente Ortiz a été arrêté par la police française sous la même inculpation.

On veut transférer tous ces camarades en Espagne pour les faire assassiner.

Il faut que le prolétariat mondial intervienne, proteste, manifeste, se soulève pour empêcher les projets criminels de notre bourgeoisie qui, après avoir torturé et assassiné les militants ici, veut encore être le bourreau des camarades qui sont hors de l'Espagne.

Il ne faut pas que ce crime odieux s'accomplisse. Nous comptons sur votre action pour l'empêcher.

Pour la Confédération Nationale du Travail :

LE COMITE.

Cet appel est d'une sobriété voulue. Pour qui connaît l'abondance avec laquelle nos amis d'Espagne ont coutume d'exprimer leur pensée, ce laconisme est plus impressionnant que les adjurations les plus pathétiques.

La lettre ci-dessus peut se résumer en quatre lignes :

ON VEUT EXTRADER NOS CAMARADES :

VOUS POUVEZ EMPECHER CE CRIME : AGISSEZ !

Donc, nous n'avons pas trahi la vérité en annonçant que les Gouvernements de la péninsule avaient demandé à la France et à l'Allemagne l'extradition des militants que la police de ces deux pays a arrêtés. Que décideront les Gouvernements d'Allemagne et de France ?

Il n'est pas indispensable d'être grand clerc pour prévoir que, si nulle protestation ne s'élève, les dirigeants français et allemands céderont aux instances d'Alphonse XIII.

S'il en était ainsi, ce serait l'écrasement, dans les conditions les plus atroces, du prolétariat espagnol, de ses militants les plus énergiques, de ses éléments les meilleurs. Ce serait la classe ouvrière d'Espagne réduite, pour un laps de temps qu'il est impossible de mesurer, à la servitude la plus lamentable.

Le Comité de la Confédération Nationale du Travail nous adresse un appel suprême : « On nous assassine, crie-t-il ; si vous n'agissez pas, nous sommes perdus. Sauvez-nous ! »

Il place en nous ses dernières espérances de salut ; il compte sur la générosité de notre âme, la clairvoyance de notre raison et la fermeté de nos consciences.

Il ne sera pas dit que ce concours de tout notre être lui fera défaut.

Est-il besoin d'invoquer le devoir ou l'intérêt ?

Certes, quand on parle sans cesse, comme nous le faisons, de la solidarité qui doit unir les prolétaires de tous les pays, quand on déclare que la solidarité serait la plus odieuse des mystifications, si nous nous débarrassions aux impérieuses obligations qu'elle implique, on n'a pas le droit de faire, dans la pratique, table rase de principes aussi hautement et aussi délibérément affirmés et on a le devoir, le devoir précis, impératif de conformer ses actes à ses déclarations.

Sans doute encore, lorsqu'on enseigne — comme nous le faisons parce que nous sommes pénétrés de cette vérité — que, victimes des mêmes exploiters, voués aux mêmes servitudes, condamnés aux mêmes souffrances, les travailleurs de partout ont un in-

térêt commun qui les lie entre eux et les dresse tous contre leurs ennemis de classe : capitalistes et gouvernants, on n'a pas le droit de se désintéresser de la persécution qui s'abat, particulièrement féroce, sur une fraction du prolétariat universel et on a le devoir, le devoir strict et catégorique de tout mettre en œuvre pour arracher ces travailleurs persécutés à leurs bourreaux.

Ici, donc, le devoir est certain et l'intérêt indiscutable. L'un et l'autre se trouvent confondus.

Mais je rougirais de rappeler aux anarchistes ce que leur dicte, en l'occurrence, l'intérêt, ce que leur impose le devoir.

Quand un anarchiste voit un de ses semblables en danger de mort, quand celui-ci tend vers lui ses bras et lui adresse un appel déchirant, le premier mouvement de l'anarchiste est de voler, d'instinct, résolument, au secours de l'infortuné qui va périr. A plus forte raison n'hésite-t-il pas, ne s'interroge-t-il pas sur ce que lui commande le devoir et l'intérêt, quand celui qui va succomber est son camarade, son frère. Il s'élance, il se précipite hardiment dans le péril et, donnant pleinement, totalement son effort, il sauve, s'il le peut, son frère.

C'est ce que nous allons tenter de faire. Comment défendre utilement nos camarades ? Par quels moyens les soustraire à l'extradition qui les guette et qui, pour eux, équivaudrait à une condamnation à mort ?

Il ne saurait être question d'adresser au Gouvernement de ce pays requêtes ou suppliques. Il ne saurait être question d'intervenir par voie de députation auprès des Pouvoirs ; il serait pour l'essentiel le résultat d'une interpellation au Parlement ; il serait dérisoire de rappeler aux républicains et démocrates qu'il serait criminel que la France de la Révolution livrât des hommes — fussent-ils les auteurs du meurtre qui leur est imputé — à l'Espagne de l'Inquisition qui les assassinerait sommairement. Il serait inutile d'invoquer le droit d'asile inviolable et sacré ; il serait vain de s'évertuer à faire comprendre à ceux qui gouvernent qu'ils se déshonoreraient s'ils ne le respectaient pas ; il serait enfantin de vouer au mépris et à l'indignation du monde civilisé la lâcheté dont ils se rendraient coupables s'ils livraient à leurs tortionnaires des hommes qui ont eu foi en la réputation d'hospitalité et d'honneur dont les discours officiels perpétuent la tradition à travers le monde.

Ces objurgations, ces rappels n'ont aucune chance de succès auprès de nos gouvernants qui n'ont d'entrailles que pour digérer.

Deux choses seulement sont de nature à les émouvoir : la peur et l'intérêt. Tout mouvement qui ne leur inspirera pas une terreur salutaire, toute action qui ne menacera pas leurs intérêts, sera sans effet sur eux.

Seules, la menace et l'intimidation s'exerçant violemment dans ce double domaine sont de taille à les faire reculer.

Il n'y a pas de temps à perdre : d'un jour à l'autre, peut-être commis le crime qui se prépare.

Ne supplions pas, n'implorons pas ; la prière a fait son temps ; elle est stérile. Réclamons, exigeons, imposons.

O frères infortunés d'Espagne, nos yeux se mouillent, nos cœurs s'étreignent, notre conscience s'indigne au récit de vos souffrances, à la pensée de la terrible situation que vous foncez vos oppresseurs.

Chez vous, vous êtes traqués, emprisonnés, torturés, assassinés. La haine sauvage de vos persécuteurs vous poursuit au delà des frontières.

Il n'est pas un coin de terre où vous trouvez un abri sûr et quand vous cherchez un asile hors de votre pays, quand vous espérez, en vous réfugiant auprès de vos camarades de France, avoir enfin trouvé un asile inviolable, nos alguazils, qui ne valent pas mieux que les vôtres, sur l'ordre de notre république qui ne vaut pas mieux que votre monarchie, vous mettent la main au collet, vous embastillent et s'apprêtent à vous livrer à vos mortels ennemis.

Ne pourrions-nous rien faire pour vous ? Serons-nous impuissants à vous protéger ?

Nous jetons le cri d'alarme. Nous appelons à votre secours vos camarades d'exploitation. Nous nous adressons à leur cœur, à leur raison, à leur conscience.

Et, de toutes nos forces, avec l'apre volonté d'être entendus, mettant dans notre voix l'accent de notre colère qui peut, seule, impressionner nos dirigeants et les faire résonner à leurs exécrables desseins, nous disons à ces hommes dont nous avons la honte de subir le joug : « Vous ne ferez pas cela ! »

SEBASTIEN FAURE.

POUR ARMAND

LE COMITE DES AMIS D'ARMAND, remercie les nombreux copains qui ont, samedi dernier, répondu à son appel et sont venus apporter au bon camarade emprisonné le témoignage de leur sympathie.

Le Comité organisera, pour une date qui sera fixée bientôt, un meeting de plus grande envergure et pour lequel notre ami Han Ryner a promis son concours.

Les camarades y sont conviés par avance. Nous espérons qu'ils nous seconderont de leur mieux et nous aideront de tout leur cœur, de toutes leurs forces à sauver Armand.

LE COMITE.

LA RÉACTION ANTIANARCHISTE EN RUSSIE

Sous ce titre, Umanita Nova publie cette épouvantable relation qu'elle tient d'un ami sûr qu'elle ne peut nommer :

L'Assassinat de Léon Noir

Le matin du 27 septembre dernier fut tué dans les postes de la Tcheka à Moscou le compagnon Léone Ciorski, communément connu sous le nom de Léon Noir. Il était détenu depuis trois semaines environ, inculpé d'avoir contribué indirectement au fameux assaut de la Banque dans le gouvernement de Smolensk.

Il est nécessaire de faire la lumière sur ce fait parce qu'il a servi de prétexte à trop d'infamies et à une trop féroce répression contre tous les camarades, actifs militants et aussi parce que les méthodes les plus basses et les plus viles sont employées en vue d'atteindre les anarchistes.

Certaines raisons ne nous suffisent plus, nous connaissons trop bien nos camarades qui luttent là-bas pour craindre qu'ils agissent en contre-révolutionnaires et en adversaires de la Révolution.

Et puis, nous savons, désormais, le refrain, il est temps que nous protestions vigoureusement.

Qui a connu Léon Noir ne pourra jamais oublier sa figure calme et réfléchie, vraie type du théoricien, sa parole claire et franche, toute de sincérité et de passion, son visage toujours souriant exprimant l'excellente bonté de l'âme.

Epruvé par la vie, quoique encore jeune il avait connu toutes les souffrances et la faim lui avait tenu souvent compagnie. Toute sa vie a été un tourment, une lutte continue, une douleur intense.

En ces derniers temps il était l'âme d'un groupe anarchiste universitaire. Parmi les étudiants il y avait beaucoup à faire et il s'était donné avec passion au travail du groupe. Pour cette raison sans doute il commença à importuner, à alarmer la police qui croyait le mouvement anarchiste mort sous les coups de sa féroce et stupide réaction, stupide parce que ce sont toutes les réactions, stupides étaient un homme bon dans le vrai sens du mot. Il ne refusait jamais un plaisir, son cœur le lui aurait défendu. C'était un vrai type russe, réveur, calme, raisonnable, convaincu, obstiné, enthousiaste.

Il avait passé, comme tous les révolutionnaires russes, une bonne partie de son existence en France et en Amérique où il avait collaboré à nos journaux sous le nom de Léon Noir.

Retourné en Russie avec la Révolution, il resta anarchiste malgré toutes les séductions et les possibilités que la révolution et le parti au pouvoir offraient aux intellectuels.

Ce fut sans doute son plus grand crime aux yeux des dirigeants bolchevistes.

Je le vis pour la première fois au club anarchiste (Universitaire) de Moscou. On me l'avait présenté comme un camarade des plus intéressants. Je sus qu'il n'avait jamais voulu collaborer avec les bolchevistes qu'il considérait comme des ennemis de la révolution. Je sus qu'il préférait endurer la faim plutôt que d'accepter une charge, un emploi de bureaucrate et de saboter la révolution qui l'était déjà assés.

A la demande de donner son impression sur la Russie, son avis sur la Révolution, il répondit volontiers comme toujours.

Je le revis encore d'autres fois. La dernière fois ce fut le jour avant l'attentat qui devait le conduire à la mort. Nous discutâmes de tout et surtout de la participation à une réunion qui se devait tenir dans la soirée. Je ne le vis plus et j'appris quelques jours plus tard son arrestation qui nous étonna tous.

Tout de suite nous eûmes l'intuition de la fin qui l'attendait parce que c'est la fin qui attend tous nos camarades. Sa participation aux faits imputés consistait en ceci : Dans plusieurs réunions s'était présenté un individu qui disait avoir conduit une automobile et qui demandait à tout le monde si on avait besoin de ses services.

Un jour il fut demandé à Léon Noir s'il connaissait un conducteur d'automobile. Ne se doutant pas du travail dont on pouvait le charger, il indiqua l'individu en question qu'on sut plus tard être un membre de la Tcheka (police secrète). Survint l'attentat contre la banque, et le jour après on arrêta comme complice parmi nombre de camarades, Léon Noir.

Trois semaines plus tard, le 27 septembre, Léon Noir fut tué dans les postes de la Tcheka, malgré qu'on n'eût aucune preuve de culpabilité contre lui.

A sa mère qui, à 10 heures de ce même jour, demanda un entretien avec son fils, il fut répondu : Revenez après-demain, vous aurez la permission de parler à votre fils. Et son enfant avait été tué depuis plus de quatre heures. Cela n'est pas un cas isolé, c'est une méthode, et des cas semblables pourraient en citer des milliers.

Ces faits se passent en Russie, où s'est faite la Révolution, où l'on a lutté et versé du sang pour abattre le pouvoir absolu. En ce pays fleurissent ces méthodes néfastes à cette révolution, laquelle supprime ses meilleurs défenseurs et signe ainsi sa propre fin.

UMANITA NOVA.

[Juillet, 20 novembre et.

Nous libérerons notre vaillant Cottin

Dans la période de décomposition morale que nous traversons, au milieu des bassesses et des lâchetés humaines, il est bon de raviver le souvenir de celui, qui au mépris de sa vie, se dressa en Justicier des peuples assassinés !

Alors, que dans tous les pays, la tourbe des profiteurs et des jouisseurs de tout acabit, célébraient le geste de Fritz Adler abattant le comte Sligh, elle couvrirait d'ordures, l'acte de notre camarade Cottin.

En tout autre époque cet acte aurait été magnifié ; il fut un temps où les « criminels » politiques furent cités en exemple aux peuples opprimés. Dans l'antique Rome le geste de Brutus fut admiré et célébré. Aujourd'hui cela n'est plus. On peut, actuellement, sans crainte d'impunité, faire massacrer 15 millions d'hommes ; on peut faire régner sur la terre un régime d'horreur et de sang ; on peut faire la « conspiration du silence » sur les crimes des généraux « fusillards » et des conseils de guerre, sans que ceux sur qui se sont exercés ces atrocités élèvent la voix pour faire connaître leur indignation.



S'élevant au-dessus de cette masse passive et résignée, un homme s'est mis délibérément en dehors du troupeau, et, par un acte énergique a tenté de supprimer celui qui aux yeux de tous symbolisait le jusqu'au-boutisme guerrier et la haine de l'humanité. Il a matérialisé sa pensée, ainsi que celle de tous les peuples massacrés.

Il est maintenant à Melun, lui, l'enfant du peuple, lui qui a voulu débarrasser la terre d'un tyran abject ; il souffre et espère que ceux pour lesquels il s'est sacrifié sauront l'énergie nécessaire pour le sauver.

Partout, dans tous les pays sévit une répression féroce, intensive, et du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, toutes les prisons sont pleines de camarades, militants frappés pour leurs idées.

C'est un indice que la bourgeoisie est décidée, coûte que coûte, à se défaire, par n'importe quels moyens, de tous ceux qui tentent ou tenteront de troubler sa tranquillité et sa digestion.

Notre ami Cottin est de ce nombre ! C'est pourquoi nous devons mettre tout en œuvre pour l'arracher aux griffes de ses bourreaux. Il faut que le peuple comprenne bien que c'est un des siens qui souffre, pour l'idée révolutionnaire. Que chacun de nous, solidaire de son acte, l'aide de toute la puissance de ses moyens, de toutes les ressources de son esprit et de son cœur !

C'est pour avoir travaillé à l'avènement de l'idéal anarchiste, que chaque jour Cottin souffre dans les cachots de Melun.

Tous debout ! pour notre ami ; tous debout pour la libération de Cottin ! Peuple ! aide-nous, que ta voix monte avec la nôtre, puissante, impérieuse et irrésistible, pour clamer la volonté de voir Cottin libre !

Et malgré les gouvernants, les profiteurs ; malgré les chais-fourrés et les porte-claies, ta voix sera entendue !

Tous debout ! pour l'ultime justice ! Tous debout pour la libération de Cottin !

M. RAYMOND.

A nos camarades parisiens

Nous prévenons nos camarades de la région parisienne que la LIBRAIRIE SOCIALE et les bureaux du LIBERTAIRE seront fermés les 25, 26, 27, 28 novembre pour permettre à nos amis qui administrent ces deux œuvres de propagande de se rendre au Congrès.

Grand Meeting

Orateurs : VIGNES, FOURCADE
LE MEILLOR, FISTER

A nos correspondants

Nous ne pouvons, vu leur nombre, insérer dans le LIBERTAIRE les réponses au questionnaire de l'Union Anarchiste. Nous nous en excusons auprès des groupes et des individualités.

Des nouvelles de Sacco et Vanzetti

Umanita Nova vient de publier, de son correspondant américain, un compte rendu d'audience qui nous renseigne sur l'affaire de nos deux amis Sacco et Vanzetti.

Les nouveaux débats ne peuvent tourner qu'à l'avantage de nos deux camarades et il ne se peut pas qu'ils soient condamnés à nouveau — même à une peine d'emprisonnement —. Leur libération ne peut donc tarder.

Toutefois, veillons. Ne les oublions pas et soyons prêts à recommencer pour eux notre campagne si les gouvernants américains recommencent contre eux un mauvais coup.

L'AUDIENCE

Devant la Cour de justice de Dedham, Sacco et Vanzetti ont comparu une seconde fois, accompagnés de leurs avocats, Fred Moore et Marc Anarney.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la cour du tribunal, nos deux camarades anarchistes semblaient se trouver en excellente santé et étaient en bonne condition d'esprit. A l'audience, la compagnie de Sacco était présente : un public de « marque » emplissait la salle. Glendower Evons, très connue pour son activité à soutenir les œuvres sociales — pour Sacco et Vanzetti, il est dit, qu'elle dépensa dix mille dollars — se trouvait dans la salle. L'édifice où se déroula le deuxième acte judiciaire était sévèrement surveillé par la police. Un escadron de fusiliers des casernes de Boston se trouvait sur les lieux, ainsi que des soldats de police d'Etat avec leurs motocyclettes, tous en tenue de guerre. Il fut impossible de pénétrer dans la cour du Palais de justice sans avoir été minutieusement fouillé.

Les journaux locaux mentionnèrent l'affaire Sacco-Vanzetti en lettres énormes. A dix heures du matin l'avocat Moore prit la parole et fit connaître les motifs qui nécessitaient la révision. Il demanda que le procès soit engagé sur des bases toutes nouvelles et s'évertua à faire ressortir les défauts de procédure du premier procès.

Des incidents se produisirent quand Moore déclara que Sacco voulait que la discussion ait lieu, non pas devant les juges, prévenus contre lui, mais devant le public, en Cour ouverte.

Les arguments de l'avocat de notre ami Sacco portèrent sur les premiers débats où, affirmait-il, on a discuté des idées politiques des accusés et de leur opinion sur la guerre.

Pour « gouverner »

Arrestation de Rhillon

Rhillon a été arrêté mardi à son domicile. Il a été arrêté au moment où nous avions tout lieu de croire que, par un non-lieu, le Parquet allait cesser de se ridiculiser.

Nous prions nos lecteurs de relire, dans notre numéro 142, l'article « répréhensible », intitulé : « Un acquittement ». Ensuite, ils s'étonneront avec nous que cet article soit sujet à poursuites.

Mais pourquoi la police se généralise-elle avec nous ? Elle a les condamnations. Elle sait que l'anarchiste emprisonné ne s'élève jamais à implorer sa libération ; elle sait, en outre, que sa condamnation est assurée, même quand l'inculpation ne tient pas, du fait des « antécédents » de l'inculpé et de sa belle franchise à l'audience.

Puis, pourquoi prendrait-on des gants avec nous ? Ou est la solidarité qui s'est manifestée à notre égard depuis l'arrestation de Nadaud et qui, seule, pourrait rappeler à plus de mesure, à plus de pudeur, ces messieurs les gouvernants ?

Cela ne tire à aucune conséquence. Rhillon ne s'en fera pas plus que Nadaud. Il connaît notre camaraderie et il se doute bien que sa famille, quoique privée de son seul soutien, n'aura pas trop à souffrir de son emprisonnement.

Nous, nous continuons la propagande.

Ignoble répression dans le Nord

Après la faim, les grévistes du Nord se bissent l'emprisonnement.

Le tribunal correctionnel de Lille a prononcé, samedi 19 novembre, les condamnations suivantes contre des grévistes :

Naessens, sujet belge, trois ans de prison et 500 francs d'amende ; Franchomme, deux ans de prison et 500 francs d'amende ; Minjean, 18 mois de prison et 500 francs d'amende ; Mary, six mois de prison et 100 francs d'amende.

Les organisations syndicales de ce pays laisseront-elles sans protester infliger de pareilles condamnations à des camarades ? Et en attendant qu'elles obtiennent leur libération n'exigeront-elles point leur transfert au régime politique ?

Ne l'oublions pas, c'est M. Briand alors déjà président du Conseil des ministres, qui ordonna, en 1912, que les ouvriers arrêtés pour « faits de grève » bénéficient du régime politique. Il est inadmissible que le même M. Briand ignore aujourd'hui ses ordres d'alors.

En tout cas, rafraichissons-lui la mémoire.

La semaine prochaine, nous reviendrons à la charge et donnerons, d'après les renseignements que nous enverrons nos camarades du Nord, des détails au sujet de ces féroces condamnations.

« La Revue Anarchiste »

L'Union anarchiste va fonder une Revue. LA REVUE ANARCHISTE sera mensuelle ; elle paraîtra sur grand format, sous belle couverture, contiendra de 48 à 96 pages et sera vendue 1 fr. 25.

Elle ne sera pas mise en vente chez les dépositaires de journaux.

Pour se la procurer, il faudra donc :

Où bien s'y abonner ;

ou bien la demander à l'Administration.

Le prix des abonnements sera :

Pour 1 mois, de 5 francs ;

Pour 6 mois, de 10 francs ;

Pour un an, de 15 francs.

Elle ne fera pas double emploi avec le LIBERTAIRE. Le mouvement, l'action, l'agitation seront de plus en plus portés à l'ordre du jour de notre organe hebdomadaire.

La doctrine, la documentation, les discussions théoriques, les enquêtes intéressant la vie révolutionnaire sous ses multiples aspects emprunteront les pages de LA REVUE ANARCHISTE.

Toutefois, celle-ci ne sera ni indigeste, ni

fastidieuse, ni soporifique ; elle sera alerte, vivante, d'actualité.

Chaque numéro de LA REVUE ANARCHISTE contiendra des rubriques variées dont le prochain numéro du LIBERTAIRE donnera l'énumération.

La rédaction d'ensemble a été confiée à SEBASTIEN FAURE qui s'entourera d'une pléiade de camarades spécialistes dans ces multiples rubriques.

Nous publierons, aussitôt que possible, la liste des collaborateurs à la rédaction.

LA REVUE ANARCHISTE paraîtra en janvier 1922, si, comme nous en avons le ferme espoir, nous avons recueilli, d'ici le 20 décembre 1921, un nombre d'abonnements que nous fixons à huit cents.

Nous prions instamment tous ceux qu'intéresse la diffusion des idées anarchistes d'envoyer le montant de leur abonnement au camarade L. Descarsin, 69, boulevard de Belleville, Paris (11^e).

Si les libraires veulent avoir leur Revue dès janvier 1922, qu'ils se hâtent de s'y abonner.

L'UNION ANARCHISTE.

Il est pour intéresser le peuple au sort de Cottin... pas plus que vous n'y recourrez pour intéresser le peuple au sort de Marty. Chaque fois que nous ayons crié au secours pour Cottin, Cottin se trouvait en exil, au régime du pain sec et du coulage sur la planche et si vous connaissiez ce régime comme je le connais, vous n'auriez pas écrit que nous exagérons.

Nous ne voulons pas ici apprécier le rôle de M. Oscar Bloch, nous le ferons ailleurs.

Ce que nous vous demandons, c'est de tenir compte du mot que je vous adresse et de passer dans l'humanité une sérieuse mise au point.

Quand, il y a environ un mois, nous sommes allés prier l'humanité de protester en faveur de Cottin, Cottin était au cachot; il y est resté cette fois-là un mois entier — sa mère qui fit, à cette époque, le voyage pour le voir, se vit refuser l'entrée de la prison.

Quand il y a environ un mois nous sommes allés à nouveau prier l'humanité de joindre sa protestation à la nôtre pour la sauvegarde de Cottin, Cottin était au cachot; si cette fois il n'y est resté que quelques jours, c'est certainement grâce à l'intervention de la presse d'avant-garde.

Depuis, les anarchistes qui n'ont pas toujours fait leur devoir pour Cottin, se sont repris et ont entamé pour lui une campagne, qu'ils veulent méthodique. Car, oui, Cottin est en danger, Cottin au corps défilé mourrait en prison si nous ne parvenions à l'en tirer.

Pourquoi nous blâmer de cela, du moins? Pourquoi nous pas nous approuver, ne pas nous aider même?

Mais on ne vous demandera plus de vous aider. On vous demande de ne point saboter notre campagne en faveur de Cottin et d'insérer dans l'humanité de demain l'indispensable rectification à votre inqualifiable note de ce matin.

L. LEGOIN.

Dunois a rectifié dans l'humanité de dimanche. Il a reconnu que Cottin avait été puni de cellule deux fois cette année. Il a affirmé que l'humanité n'avait pas l'intention de « saboter la campagne des anarchistes en faveur de l'héroïque enfant », au contraire qu'elle nous aiderait à sortir Cottin de sa prison.

Enregistrons la promesse et ne soyons pas trop sévères cette fois.

L. L.

PROPOS D'UNE REVOLTEE

« A quoi rêvent les jeunes filles »

Elles rêvent à se marier, dit-on. Et à quoi pourraient-elles songer d'autre, puisqu'elles le font, pendant toute leur enfance et une partie de leur jeunesse, en vue de leur futur mariage, à un mari. C'est évident, ce sera assurément celui qu'elles prononceront le « oui » solennel qui leur assurera, enfin, bonheur... et sécurité.

Cependant, avant d'en arriver là, elles devront franchir les divers étages de l'amour raisonnable. Elles auront d'abord un amoureux, puis un fiancé, puis un mari. C'est absolument obligatoire. Celle qui ne se conformerait pas aux règles du Code matrimonial s'entendrait dire « qu'elle a mal tourné » et serait honnêtement chassée de la corporation des ménages honnêtes.

Les futures épouses n'échapperaient pas, surtout, aux innombrables délices de ces parades successives : les courtoises d'attente, les félicitations, les courtoises de fleurs, les visites, les multiples essayages de robes, et enfin, le grand jour venu, l'exposition sur la place publique et le traditionnel cortège. Quelles ne s'inquiètent pas, surtout, de toutes ces nouveautés : il n'y a rien de nouveau, puisque les mariages et les fiançailles ont passé par là. Du reste, la société, la famille ont tout prévu, tout catalogué : les enfants n'ont qu'à gravir, sagement, sous l'œil maternel, les échelons officiels, pour être certains, par-là, d'arriver au bonheur.

Ces réflexions ironiques me venaient à l'esprit, l'autre jour, en voyant une noce en train de se dérouler, sortant majestueusement d'une église. Les deux époux, graves et solennels, harmonisés à la dernière mode, exécutaient leur plus beau sourire, qu'un photographe saisissait au vol pour l'éterniser, tandis que des gamins et ces badauds faisaient cercle autour d'eux...

Qui ridiculiserait assez les cérémonies et les conventions qui accompagnent le mariage? Qu'est-ce que l'amour peut bien avoir à faire avec toutes ces misères? On se le demande. Est-ce que ceux et celles qui s'aiment vraiment pourraient soumettre l'amour à ces mascarades, à ces profanations?

Mais ils se soucient bien de l'amour, ceux qui se marient! Il n'y a que les « fous » aujourd'hui qui s'amusent à se marier, qu'ils aiment. Tous les gens sensés vous diront que c'est folie que de croire à l'amour, qu'il faut avant tout être « pratique » dans la vie. Ce qui est pratique, c'est l'argent, c'est-à-dire la dot de la fiancée, la position au mariage, les « espérances » du futur marié, comme on le dit en termes officiels; c'est aussi pour l'homme les qualités domestiques de la femme, ses connaissances, sa cuisine, sa résignation surtout et le respect pour la morale. Ce qu'il faut écouter, ce n'est pas les échos de son cœur, la générosité de ses idées, mais l'expérience de ses parents!

Ah! la jeunesse (je veux dire la vraie jeunesse, celle qui lutte contre l'autorité des pères, celle qui ose tout d'audace et d'indépendance. Combien elle a raison pourtant, raison sur l'âge mûr, sur la vieillesse, sur l'expérience et la soi-disant sagesse des parents : raison parce qu'elle est le courage, l'enthousiasme, la sincérité, l'indépendance, la timidité, le découragement, l'impudence, ils ont codifié l'amour, comme ils ont codifié les champs, les jardins ou les vignes. Ils ont introduit, en amour, l'idée maudite de propriété, qui fait la femme esclave, et ils ont semé, avec leurs règlements absurdes, la tromperie et la vengeance. Et ils voudraient encore qu'on respecte leurs traditions!

Les naïvetés dont l'humanité tout à l'heure ne sont rien encore à côté des préjugés criminels qu'on associe au mariage. C'est à eux que nous devons les petites souffrances quotidiennes et toujours répétées qui empoisonnent l'existence conjugale; c'est à eux que nous devons les amères larmes et monotonies du mariage, la première besogne toujours l'amour, si noble et si beau qu'il puisse être dans la jeunesse.

C'est donc à cette morale bourgeoise et lâche, c'est à la famille actuelle, bien factice qui vous ensorcelle pour vous étouffer; c'est à ces idées « pratiques » de situation, d'héritages et autres combinaisons louches qui tuent l'amour, qui déshonorent l'affection, c'est à tous ces préjugés malades et répugnants que nous devons faire la charge. Et ne croyez pas qu'il y ait mieux à faire, ou du moins plus urgent; que la révolution n'a aucun rapport avec le mariage ou l'union libre; l'éducation individuelle, dans tous les domaines, est la première besogne révolutionnaire, et la transformation des cerveaux est une belle chose vraiment profonde et vraiment durable.

UNE REVOLTEE.

Capitalisme d'Etat

Lorsque nous critiquons les dictateurs de Moscou, lorsque nous leur reprochons d'avoir canalisé l'élan révolutionnaire, de l'avoir mutilé, de l'avoir asservi en vue de fins personnelles, lorsque nous les accusons d'avoir assassiné à sa naissance le mouvement libérateur russe, nous nous devons avoir comme fin logique, si bien-être, bonheur et liberté pour tous les admirateurs d'ici, nous traitent de naïfs, d'illusionnés quand ce n'est pas de contre-révolutionnaires, d'esprits petits bourgeois, qui ne veulent pas voir la cruauté, la dureté, la réalité.

D'après les Communistes autoritaires français, Lénine, Trotsky et Cie auraient bien voulu instaurer un régime d'égalité économique et de justice sociale, seulement l'édification d'une telle société n'était pas possible dans un pareil moment. L'ignorance, la misère, la foi naïve du peuple russe, nécessitaient un pouvoir fort, qui départageât, amalgamât et sut se servir de toutes les forces vives en désarroi.

Et puis la menace extérieure était là. Pour lui résister il fallait, par-là, une armée nombreuse, disciplinée, commandée par des cadres exercés. Pour avoir cette armée, au moment où la chute du tsar et de Kerenski avaient été obtenues par le mirage de la paix immédiate, pour embrigader à nouveau ces hommes fous, étendus qui traînaient chez eux en hâte, il fallait des lois exceptionnelles, une autorité puissante, une législation de salut public, une répression exemplaire.

Une puissance indiscutée, c'est-à-dire une dictature absolue, foulant aux pieds tous les droits humains, était nécessaire.

Le Parti communiste, mieux organisé, s'empare du pouvoir et depuis lors on a pu dire que les plus lourds sacrifices, au prix de respecter les frontières russes et maintenir l'ordre à l'intérieur.

Ce raisonnement est tellement réducteur, Lénine, Trotsky et tous ceux qui avec eux exercent le pouvoir se flattent d'être des marxistes et sont loin, par conséquent, d'être jamais voulu instaurer un régime libertaire.

Mais supposons que lorsqu'existait, chassés de partout, sans lois, souvent affamés, parfois, ils aient eu des velléités de transformer le vieux monde d'esclavage en société libre. Pourquoi alors s'est emparé du pouvoir, lorsque la puissance populaire est rendue vacante ce pouvoir?

Pourquoi ne pas avoir délégué à jamais tout ce qui rappelle le passé avilissant au bon sens? Pourquoi avoir conservé les rouages qui depuis des siècles cernaient tous les travailleurs? Pourquoi lorsqu'on connaît les atrocités de l'autorité et surtout qu'en a souffert, maintenir cette exécrable autorité pour faire à son tour souffrir les autres? Pourquoi ne pas laisser le peuple avoir conquis tous les droits, défendre lui-même ses droits? Pourquoi vouloir à tout prix le bonheur de ce peuple en dehors de lui?

Où pourrions-nous? Pourquoi avoir gardé l'autorité, lorsque c'est elle et elle seule que la masse souffre et se meurt?

Si la Révolution, au lieu de libérer les martyrs, ne fait que changer leurs tortures, point n'était besoin de la faire!

Mais non, l'autorité a transformé les révolutionnaires russes, comme elle a transformé et transformera toujours tous les hommes qui ont essayé de l'adapter et de la faire servir au « bonheur » de tous. Ils ont cru, à la domestication, et c'est elle qui les possède.

L'autorité est un serpent venimeux qui tout en ayant l'air de se laisser charmer, empoisonne le sang du charmer.

Celui qui a détenu en mains une parcelle d'autorité, aussi petite soit-elle, n'est plus, ne peut plus être un homme, c'est un aspirant despote, c'est un despote.

Un cœur s'endurcit, son cerveau s'obscurcit. Il se croit d'essence supérieure. Les larmes, les prières, les supplications n'ont plus aucune prise sur lui. Il tremble tous les jours qu'un autre mouvement vienne lui ravir ce pouvoir qu'il retient illégalement, aussi devient-il cruel : il essaie d'établir la légalité de sa puissance, il fait des lois et il châte impitoyablement toutes les révoltes.

Ne pouvant jouir, jouir toujours, ceci au prix de la misère, des larmes et du sang des autres.

Les bolcheviks ont fait comme tous les autres maîtres du pouvoir : les bourgeois de tous les pays peuvent envier leur force. Sous leur dictature : journées de travail longues, misère générale, mortalité nombreuse.

Après beaucoup de concessions intérieures, après le désir de Lénine d'arriver au Capitalisme d'Etat, le capitalisme encore plus — car la redoutable généralité des travaux, c'est la mobilisation générale des travailleurs, c'est tout le monde militarisé, contraint d'accomplir telle tâche — le gouvernement des Soviets demande aux puissances capitalistes de le reconnaître, moyennant d'appréciables compensations.

Pourquoi ces infatigables promesses affirmées autrefois à la grande satisfaction de tous les révolutionnaires mondiaux, de ne pas payer les dettes du tsar?

Après quatre ans de misère, de larmes, de famine, de répression féroce, le tonnerre révolutionnaire commence à se faire entendre de nouveau et que les assises dictatoriales sont branlantes?

Si la dictature russe était reconnue par les autres nations, plus de craintes extérieures; et alors tous les moyens dont dispose le pouvoir, seraient employés à vaincre la révolte de l'intérieur.

Mais la Russie n'est pas ici, nous voudrions bien que le bonheur y règne après cette révolution. Hélas! nous n'en sommes pas sûrs. Evitons au moins que les communistes autoritaires français n'appliquent ici, en France, après la révolte salvatrice, les mêmes procédés.

Eux aussi, ils décrètent que le Capitalisme d'Etat qui met entre les mains des détenteurs du pouvoir toutes les richesses, toute la production du pays est un mal nécessaire.

Ils espèrent prendre le pouvoir demain et ils veulent s'assurer dès aujourd'hui de profiter de ses avantages.

Ce sont eux qui régleront la consommation, oh! non pas en se basant sur les besoins de chacun, mais d'après leur bon plaisir, suivant le travail de chacun, mais travail évalué par leurs yeux de profiteurs : les parasites les premiers servis, les producteurs véritables, les travailleurs utiles ensuite.

Et combien y a-t-il de parasites, fonctionnaires de toutes sortes dans un système de centralisation à outrance!

A la réalisation de cette conception, les anarchistes s'opposent de toutes leurs forces.

Il ne suffit pas de dire le Capitalisme d'Etat est une étape obligatoire dans la marche des sociétés vers leur libération.

Nous vous répondons que cela est faux.

Autrefois, la noblesse avait peut-être servi l'utilité. Mais depuis combien de siècles vivait-elle en parasitisme et persistait-elle à vivre ainsi sans vouloir s'en aller quand la bourgeoisie soutenue par la guénaillerie l'a chassée assez brutalement.

La bourgeoisie, le Capitalisme privé ont

pu être utiles, mais depuis combien de temps sont-ils une insulte au bon sens. Les guerres qui en découlent, le vol qui s'étale, la prostitution toujours plus considérable sont des marques de nocivité. Pourtant, ce capitalisme privé prétend être encore de toute utilité. Il ne s'en ira quand nous le mettrons dehors de haute main.

Et vous voudriez, après sa disparition, faire encore une autre tentative d'escroquerie révolutionnaire?

Non, les étapes ont déjà été assez longues, plus de provisoire, il dure trop longtemps.

Après la suite la destruction de tout ce qui opprime, fait souffrir, ne sert qu'à des fins individuelles ou de partis.

Et immédiatement la vie libre harmonieuse, basée sur l'affinité réciproque et l'amour.

Léon ROUGET.

Propos d'un Paria

La salle était trop petite dimanche, pour contenir les camarades convoqués par l'Union Anarchiste pour discuter sur le syndicalisme. On voit que cette question intéresse au plus haut point les anarchistes.

Il y avait là des enthousiastes et des désabusés, de farouches cégétistes et de non moins farouches scissionnistes. Les uns entrevoient la scission comme certaine et désirable, d'autres la jugeaient peu probable et espéraient le maintien de l'unité, grâce aux combinaisons spéciales en usage dans les états-majors syndicaux.

D'autres encore se sont séparés définitivement du vieux système corporatif et ont voulu pour réaliser un nouveau groupement économique.

Même toutes ces divergences, il semble que se dégage la volonté presque unanime des anarchistes de se mêler plus intimement au mouvement ouvrier pour y faire prévaloir les idées fédéralistes libertaires.

C'est parfait. Pourtant où il y a des exploiteurs, les anarchistes se doivent de propager l'insubordination.

Elle ne s'est pas leur faute si, sur la grande masse de ceux qui produisent et qui souffrent, une faible minorité consent encore à accepter les mandats de plomb.

Ah! C'est qu'elle a de multiples raisons de se méfier, la classe ouvrière, c'est qu'elle en a vu de ces « orateurs » syndicalistes soi-disant tels, se servir d'elle, de ses enthousiasmes, de ses colères, de sa foi, pour se faire une situation bien assise et pour en faire délibérément de l'autre côté de la barricade.

Cur ils sont définitivement de l'autre côté, tous ceux qui ont été les complices du grand crime et ont fait faillite aux engagements pris.

Au Congrès anarchiste, des directives ont été adoptées concernant les rapports entre le syndicalisme et les anarchistes. S'il n'avait été possible de prendre parti sur ces travaux, j'aurais fait sur cette question certaines réserves que je sais être partagées par quantité de camarades.

Le syndicalisme français est divisé en « majoritaires » et en « minoritaires ». Les « majoritaires » sont les irréductibles condamnés par tous les révolutionnaires, moralement, sinon en fait.

Les « minoritaires » sont ceux qui pour la plupart des politiques et des parisiens de la dictature sur le prolétariat. Il y en a même qui sont dictateurs sans le faire exprès!

Engagement pour la Révolution russe, dis-tu Léon? Mais cet engagement, s'il était compréhensible au début, lorsque nous étions mal renseignés sur les choses russes et que le socialisme apparaissait comme un grand pas en avant, n'est plus de mise aujourd'hui.

Aujourd'hui, on sait!

Et comment peut-on sérieusement compter sur des individus qui sont si aisément victimes des influences que nous jugeons néfastes.

Sagit-il de procéder au remplacement des cadres? Ne serait-il pas plus logique avec nos conceptions, d'envisager la suppression de ces fonctions rétribuées qui sont actuellement de véritables pourrissoirs?

Tant que le syndicalisme sera un filon, une carrière, il sera une proie facile pour les bavards sans scrupules.

A mon avis, les anarchistes dans les syndicats courent un danger contre lequel il convient de les mettre en garde. Ils risquent de s'absorber trop entièrement dans des questions secondaires et de perdre pour un but ce qui ne peut être qu'un moyen de lutte.

Que la propagande anarchiste trouve dans les adhérents des syndicats, des éléments favorables, susceptibles de s'assimiler sa philosophie, et de devenir autre chose que des cotillons, cela est possible.

Mais de là, à faire du syndicalisme tel qu'il existe en France, l'embryon de la société de demain, il y a la plus ou la moins exagération contre laquelle je m'insurge.

La dictature exercée par la bureaucratie syndicale serait aussi redoutable que toute autre.

Combattre cette bureaucratie centraliste, supprimer les barrières corporatives qui répondent plus aux conditions du travail actuel, orienter le syndicalisme vers le fédéralisme, éduquer les individus, des militants faire des hommes agissant par eux-mêmes, tel doit être selon moi le but de la propagande anarchiste.

Besoin que je le crains, nécessitera de la part des camarades qui s'y consacreront de bons efforts et leur causera bien des déceptions. Mais ce qui importe par-dessus tout, c'est que nous soyons toujours partout et avant tout, des anarchistes.

Pierre MUALES.

A quelques-uns et à tous

Les camarades dont les noms suivent, qui nous ont adressés des chèques postaux ou des mandats-carrés, sans indication d'emploi sont priés de nous faire savoir au plus tôt à quel usage ils destinent l'argent qu'ils nous ont envoyé.

Lormier, Dabin Donze, Henri Donze, Petit Constant, Chedevé, Léon Debecker, Allait Aimé, L'Égalitaire de Brest, Mathou René, Dumathiey, Hubert Vivier, Manuel Tos, Neri, Roger Delmas, Godeuse, Syndicat du Port de Toulon, Delange Jean, Radou Joseph, Hervé, G. Syllite, Troiane, F. Colom, Eugène Thiriaux, Camille, Patrouillard, Eug. Goret.

Nous camarades seraient bien inspirés en se servant de la partie réservée à la correspondance au verso du chèque. Notre travail se trouve de ce fait largement facilité. Nul doute que nous n'en tenions compte de cette invitation.

LE COIN DES PARIAS INDIGÈNES

Ce qui sera l'une des plus grandes escroqueries coloniales du XX^e siècle

Je veux aujourd'hui la montrer dans ses détails essentiels aux lecteurs de ce journal qui suivent avec intérêt ma chasse aux grands bandits coloniaux.

Il y a tout un monde qui peut aller leur cynisme et leur féroce dans l'exploitation de notre domaine lointain et des indigènes vaincus, spolies, ruinés, en même temps que des innombrables gogos français qui même après le Panama se laissent prendre à leurs boniments de filous.

Il s'agit du fameux chemin de fer transsaharien établi à l'état de projet grandiose, que la guerre arrêta dans sa réalisation mais qui loin d'être abandonné est sur le point d'être repris et activement poussé par la bande des forban intéressés. Comme la plupart de mes lecteurs n'ont eu ni le temps ni les moyens de suivre de près l'évolution de ce gigantesque bluff et d'en étudier les vilains dessous, il est indispensable que je raconte pour eux, et cela très brièvement, jusqu'au moment, où la bande à feu Etienne et à son acolyte Thompson décidèrent de passer, sans plus de retard de la période de préparation qu'ils jugeaient trop longue à la période d'exécution.

Donc peu de mois avant la guerre, la *Deuxième coloniale*, journal officiel de ces messieurs publiés un long article inspiré par le chef de la camarilla coloniale et dont j'extrait les lignes suivantes :

« L'établissement des Italiens en Tripolitaine, l'organisation du protectorat français au Maroc nous autorisent à démontrer la possibilité de deux tracés transsahariens, l'un oriental aboutissant à Sfax ou Tunis, l'autre occidental se terminant à Oran. Le premier s'appuyant à quelque point sur le Tchad, l'autre se rattachant avec Tombouctou et le réseau Sénégal-Niger. Les deux serviraient à maintenir, chacun dans son aire, le prestige de la France, à travers les zones de jonction qui sont à l'Est le Soudan, à l'Ouest la Mauritanie. Dès lors la Tunisie et l'Algérie investies chacune d'un rôle de surveillance et d'un pouvoir d'expansion dans l'interland, exerceraient une véritable coopération au mieux des intérêts de la France dans le continent noir. »

C'était l'amorce, et comme on le voit, Etienne qui toujours ramena à son porte-monnaie toute la politique coloniale de la France à son flé électoral d'Oran ne manquait pas de faire à Oran, son chef-lieu, la part du lion.

Pendant des années, l'opinion publique dédaigna de prendre en considération ces divers projets, tant ils apparaissaient monstrueux et irréalisables à première vue. Les documents de plus en plus précis incessamment apportés par des explorateurs consciencieux sur le Sahara, sa géographie, sa climatologie, ses ressources, etc., n'avaient fait jusqu'alors que mettre en plus saisisant relief tout ce qu'il contenait de dangereuse utopie.

Seul ou à peu près seul, à côté d'Etienne qui par prudence politicienne, restait dans la coulisse, un homme continuait à comprendre les lances en faveur de cette conception qui des lances en faveur de cette conception qui, mais aussi et surtout comme une immense escroquerie à ceux qui en connaissent les dessous.

Cet homme dont le nom se trouve scellé à toutes les grandes entreprises véreuses et à tous les bluffs financiers du précédent siècle et de celui-ci, n'était autre que M. Paul Leroy-Beaulieu, mort quelque temps avant le roi des requins.

De même que dans ce journal et avant de commencer l'histoire de ses crimes algériens j'ai bûné à l'eau-forte le portrait de feu Eugène Etienne, de même il me paraît d'évoquer au seuil de ces quelques articles.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Parmi les Livres...

LES HOMMES ABANDONNÉS, par Georges Duhamel (au Mercure de France). Remarquable recueil de contes où l'auteur de *Civilisation* et de *La Vie des Martyrs* révèle une nouvelle face de son talent. La *Conte de Minuit* nous avait montré un maître d'un genre tout particulier, un maître d'un genre tout particulier, un maître d'un genre tout particulier. *Voix d'Égypte*, un poète émouvant et d'un style si maintenant que le même auteur nous offre ces contes dignes d'être lus tant par leur fond que par leur forme. L'un d'eux sur le fond que pour la forme, l'un d'eux sur le fond que pour la forme, l'un d'eux sur le fond que pour la forme. C'est la description d'un village basque où s'élève d'un navire éveillé chez les pauciers et civilisés habitants toute la sauvagerie rudesse et les instincts de pillage que les légendes des générations passées. Mais le lecteur en est sûr, l'auteur est un homme et il faudrait encore citer le *Voyageur* et une *Expédition*, critiques courtoises mais incisives, placables de la justice humaine, le Bengali, cette brève et féroce description d'un indigène bordel provincial, etc., etc. Il faudrait tout citer. Je ne crains pas de me répéter : ce recueil de contes est absolument remarquable.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, par Marcel Martinet (chez Ollendorff). — On a parlé ici longuement du premier volume. Le second vient de paraître : il continue dignement l'autre. On y trouve surtout, avec la fin de *Jean Charest*, des extraits de l'œuvre de guerre de Romain Rolland : *À l'assaut de la Melle*, *Les Précurseurs*, *Empêchés d'Aggraver*, et une fort bonne étude de Marcel Martinet. Romain Rolland devant la Guerre. Il est seulement malheureux que ces livres de vulgarisation soient à un prix aussi élevé.

COMÉDIENS EN TOURNÉE, suivis de *Pizzicato* et du *Visage démaillé*, par Marcel Millet (aux éditions Lullier, à Paris). Voici de beaux poèmes émouvants et humains. Le poète a des moments où sa vie de comédien ambulant lui pèse.

Ce soir, le voyageur sent plus lourd son fardeau de solitude, et les de contempler l'eau — une bassin où clapote un classique jet d'eau, il s'ennuie, sort connu, son cœur à l'analyse.

Mais cela ne dure pas. Il relève la tête, et regard ironique ou ennui tout à fait, il observe son entourage, de pauvres hommes comme tous les hommes, et les paysages, la nature qui console souvent de l'humanité.

Pas libre non, esclavé à la chaîne le soir. Mais tout le jour, si seul, et si libre pouvoir, pour sentir, pour pleurer, pour rêver d'être. Va, sois, en deuil des wagons et des gares.

Ce sont ces notes de voyage que Marcel Millet nous livre ici, en un petit volume, illustré de superbes bois gravés par Jean

ne officiel de la Confédération des Chrétiens unis de France et de Navarre. Avec son cynisme tranquille, il est bien amusant. Ecoutez-le : « Cette courte biographie du maître ne serait point selon notre cœur si nous ne rappelions avec fierté que c'est dans les colonnes du Petit Parisien que durant la guerre, il publia des articles dont le retentissement dépassa nos frontières et qui justement démontrèrent au monde la mesure de cet idéalisme français que certains ont encore discuté mais qui vient de recevoir sa légitime consécration en la personne de son plus brillant représentant. » Tu parles!

Une tactique : le silence

Les lecteurs de *Libertaire* se souviennent peut-être des critiques que j'ai adressées ici même au citoyen Henri Fabre, directeur du *Journal du Peuple*, révolutionnaire d'avant-guerre, parodiste de guerre, redevenu révolutionnaire depuis que la prose révolutionnaire se vend à nouveau.

Ce Monsieur n'a jamais répondu. Ah! si : il a supprimé le service échangé que sa revue *Les Hommes du Jour* faisait avec les *Humbles*. Des amis à qui je racontai cette petite saleté m'objectèrent que sûrement elle ne provenait pas de Henri Fabre lui-même mais de quelque sous-ordre trop zélé. Colette Reynaud notamment se porta garante de la loyauté d'Henri Fabre. Je voulais bien la croire et j'écrivis au Monsieur une lettre lui signalant le fait et lui demandant d'y remédier.

Croyez-vous qu'il y ait répondu? Jamais de la vie. Je continue à faire aux *Humbles* du jour le service des *Humbles* mais ne reçois rien en échange. J'ai renoué mon abonnement au *Journal du Peuple*, les articles de Léon Werth, de Lucien Le Foyer, de Victor Bonnamy et de quelques autres collaborateurs valent bien ce sacrifice. Et puis, je ne suis pas aussi naïf que ce Monsieur Henri Fabre, bien que je ne fasse pas de publicité financière.

Le silence est d'ailleurs l'arme favorite de nos farouches révolutionnaires. Aucun de leurs organes n'a osé discuter les articles réunis dans la brochure *A propos de la Révolution* qui vient. Aucun, sauf l'humanité et encore fallut-il un échange de plusieurs lettres avec mon ami Maréchal pour lui faire écrire ces quelques lignes auxquelles il ne tenait pas. C'est la consigne.

Vrai! qu'est-ce que nous prendrions si ces Messieurs disposaient de la Censure, officiellement.

Depuis que le *Bulletin Communiste* est devenu l'organe officiel du Parti, il a suspendu, lui aussi, le service d'échange qu'il faisait avec les *Humbles*.

Quant à la *Revue Communiste*, il y a longtemps que le seigneur Rappoport a pris cette mesure d'isolement salubre. Je n'en ai rien dit, car les premiers numéros, au temps où l'on pouvait encore spéculer sur l'orthodoxie de mon révolutionnarisme.

Moi, je continue inlassablement à leur faire le service de ma revue. Mais je ne désespère pas de voir revenir un jour les exemplaires refusés pour départ du bon sens des destinataires.

Petits faits, dira-t-on? Que non, hélas! Mais bien preuves de l'escroquerie d'esprit, de crainte de la discussion. Les débats, leurs discours ne doivent être lus que par des éprouvés, des crânes déjà bien bourrés, ou d'autres qui ne demandent qu'à se laisser bourrer.

Et, comble de l'ironie, ils anathématisent chaque jour les bourreurs de crânes bourgeois.

Maurice WILLENS.

P.-S. — Peut-être le début de cet article est-il un peu équivoque dans la forme. Avant de le livrer à l'impression, je tâchai à préciser que ce ne fut pas Martinet qui commit le « papier » sur Anatole France. Je m'adresse à lui parce que c'est le rédacteur de l'humanité que je connais le mieux et aussi celui que j'estime le plus. Je me souviendrai toujours que durant la guerre, il fut des nôtres. En ce temps-là, il fustigeait de strophes vengeresses, les menteurs, tous les menteurs, les Cahen et les Renaud, comme les Poincaré et les Viviani. Depuis, il a cru devoir rejoindre un clan de menteurs ou se perdent quelques honnêtes gens. Nous ne pouvons que le regretter.

Tactique du silence, toujours. Voyez un peu ce que l'on dit dans l'humanité de l'affaire de l'Académie de l'affaire Cottin. Même silence comploté pendant la guerre. Et pourtant, la « révolutionnaire » ont repris la maison. Mais ils sont aussi répugnants que les autres. Ça leur va-t-il d'Armand? Dame, il a plus de pognon! Et les dénis de justice ne les soulaient pas quand ils frappent des anarchistes. Faut-il croire qu'il contraire, ça leur fait plaisir?

M. W.

A quelques chefs communistes

Dans le beau meeting organisé par l'U. A. le 6 novembre, nous entendîmes par la bouche du camarade Leconte l'exposé complet des manœuvres qui s'étaient faites pour le Comité spécial d'organisation en faveur de la manifestation Sacco-Vanzetti.

C'est à mon grand étonnement que j'entendis dans ces révélations, que nous faisions Lécroin, celles qui avaient trait aux excommunications poussées par quelques chefs communistes, de l'essence de celle-ci, par exemple : « Mais, camarades anarchistes, c'est grave une manifestation devant l'ambassade. Nous allons nous heurter à un barrage de police tel que cela doit faire réfléchir, etc., etc. » Quoi! il soit bien compris dans l'esprit de tous que dans la pensée des camarades anarchistes n'est jamais rentrée l'idée d'une provocation à la police, mais simplement d'une force imposante de militants devant l'ambassade. Qu'il nous soit permis de rappeler que, sans se rappeler bien loin, nous avons fait dans la rue des manifestations à l'occasion de Jaurès (commémoration) ou, après le défilé, nous étions à faire face à de forts barrages de police : et, quelque temps après, pour le 1^{er} mai, malgré l'interdiction gouvernementale, nous nous formâmes, les cheminots et les copains de Levallois, en une puissante colonne qui se dirigea vers la place de la République. Là aussi, sur le boulevard Magenta nous fûmes arrêtés par les policiers et après des pourparlers que tu engagerais toi-même avec eux, nous dûmes nous retirer devant l'agressivité de la filouterie.

Nous ne rions pas cherché, nous faisons notre devoir.

Pour Sacco et Vanzetti, deux frères, y avait-il une question de devoir?

En terminant, que les chefs communistes ne permettent de leur demander de méditer longuement les lignes suivantes écrites par le publiciste E. de Gérardin dans *l'Égalité de l'Homme* :

« Il semblerait que l'Erreur seule devrait avoir des ennemis et que la Vérité ne devrait compter qu'amis. Or, c'est le contraire qui a lieu : les militants pour l'Erreur sont aussi nombreux que sont peu ceux pour la Vérité. Pour la défendre, un contre mille, il faut avoir de l'audace, du courage. »

LE CHEMINOT LIBERTAIRE.

La Vie de l'Union Anarchiste